

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gerant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abreuvoir, 25 (coin de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE-BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFITTE BULLIER et C^o pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50
 ; ; ; six mois, 14 ; ;
 ; ; ; un an, 25 ; ;

L'imprimerie et les bureaux du JOURNAL DE ROUBAIX sont transférés rue du Vieil-Abreuvoir, 25, (coin de la rue Nain).

Roubaix, 25 Juin 1867.

BULLETIN.

Aujourd'hui mardi, le Corps législatif doit discuter plusieurs lois d'intérêt local. Mercredi ouverture du débat sur le budget. M. Thiers prendra le premier la parole.

Le gouvernement vient de publier un intéressant travail sur la justice civile et consulaire. Il en résulte que, durant la dernière période quinquennale, les réformations de jugements par la cour de cassation ont été : de 42 pour cent dans les cours impériales. On dit que, lors de la discussion du budget de la justice, un amendement sera présenté dans le but d'adjointre un membre du parquet aux tribunaux de commerce. Ce magistrat n'interviendrait au débat que facultativement lorsqu'il y aurait lieu, en audience, de formuler des conclusions, et il resterait étranger à l'information préalable des affaires.

D'après les derniers avis de New-York, 450 officiers et 8,000 soldats de l'armée impérialiste auraient été capturés à la prise de Queretaro. L'Empereur Maximilien aurait adressé ces paroles au général Escobedo, en lui remettant son épée : « Je vous remets mon épée, ayant été la victime d'une infâme trahison, sans laquelle demain peut-être vous eussiez été forcé de me remettre la vôtre. » La proclamation attribuée à l'Empereur Maximilien, après sa capitulation, est un document apocryphe. Ce discours n'est ni dans le style, ni dans les idées de l'ex-empereur.

Sinon en croyons la *Patris*, Maximilien a eu la vie sauve, et, à l'exception de deux de ses officiers qui avaient essayé de prendre la fuite, aucune exécution à mort n'aurait été ordonnée. Les mêmes dépê-

ches reçues de Washington par cette feuille, disent que les membres du gouvernement des Etats-Unis avaient tous la conviction, exprimée par M. Seward lui-même au Corps diplomatique, que la vie de l'empereur Maximilien serait épargnée.

On assure que le comte de Bismark, dans ses ouvertures au cabinet danois, a déclaré que la Prusse ne consentirait jamais à impliquer dans la rétrocession l'île d'Alsens et les villes d'Apenrade, Christianfeld et Hadersleben.

Le cabinet de Berlin a décidé l'introduction du code criminel prussien dans les provinces annexées.

On écrit du Hanovre que des rixes ont lieu fréquemment entre les paysans et les soldats prussiens et qu'elles ne tournent pas toujours à l'avantage de ceux-ci. « Leurs armes, sans le fusil à aiguille, qu'ils ne portent pas dans leurs promenades, dit la correspondance hanovrienne, ne résistent pas aux faux et aux fourches des cultivateurs. »

Les dernières nouvelles de Bulgarie sont très graves. Plusieurs bandes révolutionnaires auraient eu des rencontres avec les Turcs, Tartares et Tcherkefes. Un combat, engagé près du village Varbuva, aurait duré trois heures. Les bandes ont été dispersées avec des pertes considérables. Un insurgé pris par les Turcs aurait dévoilé le plan des Sistoriens. 300 chefs de famille ont été arrêtés dans la ville.

La conspiration découverte à Constantinople, et dont on fait tant de bruit, n'était, paraît-il, qu'un petit complot dirigé par Niasin Bey, autrefois secrétaire du prince égyptien Mustapha Fazil Pacha. Les conjurés, tous jeunes gens de 20 à 22 ans, voulaient renverser, et au besoin, massacrer les ministres. Il y a eu 16 arrestations.

En Italie, la bande qui a essayé d'envahir les Etats Pontificaux était composée d'environ 300 individus. Des postes italiens ont arrêté les uns et dispersé les autres. Les envahisseurs voulaient se porter sur Viterbe et y installer un gouvernement provisoire. On dit que Garibaldi

était absolument étranger à cette tentative. J. REBOUX.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous transmet les dépêches télégraphiques suivantes :

Saint-Nazaire, 24 juin, 9 h. du matin. Le paquebot-poste, *Nouveau-Monde*, de la Compagnie transatlantique, a mouillé sur rade ce matin à 7 heures, venant de l'isthme de Panama et des Antilles. Le *Nouveau-Monde* avait à bord 217 passagers, 700 tonnes de marchandises et 800,000 fr. en espèces. Il a quitté Colon le 2 juin, Sainte-Marthe le 4, la Martinique le 9.

La santé du bord était excellente et la libre pratique a été accordée immédiatement.

Les nouvelles de San-Francisco vont jusqu'au 10 mai, et de Lima au 21 mai. Le général Castilla, qui s'était embarqué à Caldera (Chili) sur le paquebot anglais *Limena*, dans l'intention de renverser le gouvernement du président Prado, au Pérou, a été arrêté à Mejillone.

On a saisi un millier de fusils sur *Limena*. L'état sanitaire est satisfaisant aux Antilles. Le paquebot transatlantique *France*, venant de St-Nazaire, est arrivé à St-Thomas, le 29 mai, en treize jours. Tout allait bien à bord.

ANGLETERRE.

Londres, 24 juin. Le *Morning Post* dit que le gouvernement proposera d'accorder un représentant de plus à Liverpool, Manchester et Birmingham, Leeds, Sheffield, Bristol ; les trois autres villes comprises dans l'amendement Laing, continueraient d'avoir deux représentants seulement.

Londres, 24 juin. M. Disraeli a prononcé un discours au banquet qui a eu lieu samedi à Trinity-house. Le ministre a dit que le maintien de la paix était le but de la politique étrangère du cabinet et que le maintien de la paix de l'Angleterre était le but de sa politique intérieure.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE

du Journal de Roubaix

Paris, 23 juin.

La majorité prise par la majorité du Corps législatif d'accord avec le Gouverne-

ment, de suspendre ses travaux après le vote des lois de finances, n'est pas approuvée partout le monde. Un certain nombre de journaux ont proclamé que cette prorogation de la Chambre était indispensable; il n'en est pas moins vrai que dans le public on n'est pas satisfait. Messieurs les députés ne sont pas des fonctionnaires, mais ce sont des mandataires : ils sollicitent eux-mêmes un mandat qu'il n'exerce pas gratis. Ils acquiescent des avantages considérables, ils touchent un traitement qui suffit à faire vivre honnêtement une honorable famille, mais ils ont des devoirs à remplir, et ceux qui travaillent toute l'année, ceux pour qui le travail quotidien est une nécessité, comprendront difficilement que messieurs les députés croient de se séparer au bout de cinq mois, quoique leurs travaux ne soient pas terminés. Aussi M. de Girardin se fait-il l'écho de la pensée du plus grand nombre quand il dit : « La lassitude d'une assemblée dont les membres reçoivent chacun un traitement annuel de 12,500 francs n'est pas un motif suffisant; et pour être las qu'on-ils donc fait ? » Je vous le répète, et aucune velléité d'opposition ne me fait parler ainsi, l'interruption des travaux de la Chambre blesse le sentiment de tous ceux pour qui le travail est la première condition de la vie.

Une autre question se trouvait naturellement soulevée par l'ajournement des lois sur la réorganisation militaire, sur la presse et sur le droit de réunion, c'est celle-ci. Au mois de novembre, si telle est l'époque fixée pour la reprise des travaux législatifs, les lois sur lesquelles on ne veut pas se prononcer en ce moment, se représenteront-elles dans les mêmes conditions ? Ne sera-t-il apporté aucun changement dans leur économie ? On a remarqué que le ministre d'Etat a refusé de prendre à cet égard aucun engagement. Cette réserve autorise donc à la fois et des craintes et des espérances. On peut craindre que les lois sur la presse et les réunions ne subissent une altération quelconque, on peut désirer et espérer que la loi sur l'armée recevra d'importantes modifications et peut-être même sera retirée. Il est évident qu'elle n'a plus ce caractère d'urgence qu'on lui attribuait il y a deux mois. Quoi qu'il en soit, le patriotisme de la nation, il est bien certain que la nation apprendrait avec joie le retrait d'une loi qui doit faire peser sur elle de nouvelles et lourdes charges.

M. Rouher n'a voulu faire aucune réponse à M. Haentjens qui lui demandait s'il serait pris quelque résolution avant la fin de la session en faveur des porteurs

d'obligations mexicaines. Est-ce que les espérances des nombreux créanciers du Mexique ne seraient pas aussi renvoyées aux calendes grecques ?

Disons en passant que, d'après un bruit accrédité hier, Maximilien, serait en route pour l'Europe.

Les crédits supplémentaires pour 1866 ont été votés par 224 voix contre 13. La discussion politique relative au budget aura lieu lors de la discussion générale du budget. On annonce un grand discours de M. Thiers auquel l'*Etendard* reproche « ses explications longues et confuses. Il paraît que l'*Etendard* a plus de sympathies pour les députés qui ne parlent jamais. »

On assure que définitivement ni le Saint-Père ni la reine d'Espagne ne viendront visiter l'Exposition.

CH. CAROT.

Paris, 24 juin.

Les nouvelles politiques ne sont pas abondantes : on dit, mais ce n'est pas encore bien certain, que l'Empereur Maximilien est en route pour l'Europe. Ce que nous voudrions bien savoir, c'est si réellement il a publié une proclamation dans laquelle il rejette sur la France toute la responsabilité des événements qui viennent de s'accomplir au Mexique.

Il nous arrive du Sleswig de tristes nouvelles : les prussiens en chassent les habitants et font ce que les Russes ont fait en Pologne; ils y mettent seulement moins de brutalité; mais le résultat est le même; il s'agit de remplacer la population danoise par une population prussienne.

Voici un fait grave, dont nous ne pouvons cependant apprécier dès aujourd'hui la portée : Le cabinet de Florence aurait déclaré à la cour de Rome — on ne nous dit pas à quel propos — que si une insurrection éclatait dans les Etats pontificaux, il ne permettrait à aucune autre puissance d'intervenir pour la réprimer et que les troupes italiennes passeraient la frontière. Est-ce le point de départ du règlement de la question romaine ?

Le Sultan ne sera pas à Paris avant dimanche. Comme vous le pensez bien on est très-curieux ici de contempler le successeur de Mahomet : pourtant la foule ne se prosternerait pas sur son passage et le grand Turc sera probablement médiocrement édifié sur l'attitude respectueuse des Parisiens. On fait de solennels préparatifs pour sa réception.

Aujourd'hui a été distribué le rapport

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 26 JUIN 1867.

— 2 —

L'ANGE

DES

FRONTIÈRES

— 1 —

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 26 juin).

En ce moment, l'horloge sonnait neuf heures. Abbot secoua les cendres de sa pipe, prit la vieille Bible recouverte en bois et commença la lecture d'un chapitre du livre saint. La mère, mettant de côté son tricot, joignit les mains sur ses genoux, Marianne et Mansfield se tinrent dans une attitude de respectueuse attention.

Le chapitre terminé, tous se mirent à genoux avec dévotion, et la prière grave et touchante du père de famille monta vers le séjour du Protecteur de tous. Les gémissements désolés de la tempête ajoutaient à la solennité de cette scène et

semblaient donner une austère signification à la requête qui s'élevait vers les cieux.

Quand les parents se relevèrent, ils souhaitèrent une bonne nuit à Russel, puis ils se retirèrent. Resté seul auprès de Marianne, le jeune fiancé s'approcha d'elle, prit sa main, puis, attirant doucement la tête de la jeune fille sur sa poitrine, il lui dit :

« A quoi pensez-vous, Marianne :
— Je suis surprise de tout ce que mon père vient de nous dire.
— Quoi ! au sujet de Mac Gable ?
— Oui.
— Et cela vous effraye ?
— J'en conviens, et je ne suis pas sans quelque appréhension. Vous savez quel homme désespéré il est, et quelles terribles passions bouillonnent dans son sein. Je le connais mieux que vous, Russel.

— Je le suppose, répliqua-t-il avec un léger ton de reproche.
— Que voulez-vous dire ? dit-elle en le regardant avec un air fâché dans ses beaux yeux bleus.

— Oh ! rien... répondit-il en riant et en baissant sa joue rougissante.

— Je voulais dire seulement, Russel, que j'en sais plus sur lui que vous parce qu'il m'a trop longtemps ennuyée de sa présence. J'avais peur de lui comme d'un

serpent, et lorsqu'enfin je lui ai déclaré que je ne voulais plus le revoir, il m'a quittée en proférant une malédiction. Oh ! Russel, ce n'était pas moi seule qui le maudissais, mais vous aussi. Il jurait qu'il vous tuerait, car disait-il, vous étiez la cause de son malheur, et il ajouta que quant à moi, j'aurai à souffrir aussi.

— Mais vous n'avez pas peur pour moi ?

— Si, Russel, car tant qu'il vivra, je craindrai son pouvoir. Je désirerais presque voir mon père rester ici, mais je ne parviendrai jamais à l'y décider, il est inutile que je le trouble à ce dernier moment.

— Je ne puis partager vos appréhensions, Marianne. Vous allez dans une colonie bien gardée, dont les habitants connaissent à fond l'art de faire la guerre aux Indiens. Je ne vois pour vous aucune raison de craindre.

J'espère qu'il n'y en a pas, répondit la jeune fille avec un soupir. Si j'arrive là-bas, j'attendrai dans la plus vive anxiété l'arrivée de mes parents et la vôtre.

Les deux fiancés continuèrent quelque temps encore leur entretien et s'entendirent sur leurs plans d'avenir; puis l'orage dissipé, notre héros se décida à partir.

Comme le lecteur l'a sans peine deviné, l'homme sur qui la conversation avait roulé

avait autrefois demandé la main de Marianne. Il avait fait une apparition dans le village environ deux ans auparavant et s'y était présenté sous le nom de Tom Mac Gable. Personne n'en savait davantage sur lui. Il se prétendait originaire des Etats de l'Ouest et n'avait aucun parent dans le village. C'était un homme mince, nerveux, aux traits caractérisés. Il portait les cheveux longs, à la manière des Indiens; ses yeux noirs, inquiets donnaient à sa physionomie une expression de défiance et d'hypocrisie. Connu pour la violence de ses passions, il était craint de tous ceux qui l'approchaient. Marianne avait repoussé ses avances avec une répugnance non équivoque, et il n'en avait pas moins poursuivi sa recherche avec importunité, jusqu'à ce qu'il fut chassé de la maison. Il avait quitté le pays, jurant de se venger, et le bruit courait qu'il s'était enfoncé dans l'Ouest, où il avait fait alliance avec les Indiens contre les blancs. Il y avait fort à croire que ces rapports fussent fondés, car on savait bien qu'il ne reculerait devant rien pour satisfaire sa vengeance.

II

LA DESTINÉE D'UN BATEAU.

Comme nous l'avons dit plus haut, l'o-

rage s'était dissipé et la matinée s'annonçait claire et belle. Les oiseaux volaient de branches en branches en gazouillant; à chaque feuille, à chaque brin d'herbe, scintillait une goutte d'eau transparente, et tout le village était debout.

Le bateau amarré à la rive semblait attendre patiemment sa cargaison vivante. En effet, de tous côtés, les habitants se dirigeaient vers la rivière, et bientôt, au moyen de planches jetées sur les plats-bords, commença l'embarquement des personnes, des meubles, et des ustensiles qu'on emportait.

Puis vint la scène des adieux, des larmes et des embrassements. L'équipage se composait de dix hommes et de sept femmes, sans y comprendre Marianne; en tout dix-huit passagers. A l'exception de cette dernière, tous avaient embarqué avec eux tout ce qu'ils possédaient, risquant ainsi tout leur avoir dans cette entreprise périlleuse.

Marianne, à son tour, embrassa ses parents et reçut leurs conseils avec respect; au moment où elle mettait le pied sur la planche, elle rencontra Mansfield.

« Adieu, dit-elle gaiement, je vous attends sous peu. »

Il lui prit la main, et, la tenant serrée quelques instants :

« J'espère, s'il plait à Dieu, dit-il, que nous ne serons en effet, séparés que pour